

mes notre visite au lendemain, puis chacun se retira de son côté. Mon beau cicérone vint le lendemain plus tôt que je ne le pensais, attiré qu'il était par la société d'un quasi compatriote. Je ne le fis pas attendre, car j'étais prêt. Il me conduisit à travers un long et étroit corridor, jusqu'à une porte sombre, pareille à celle d'un cachot. Mon cœur battait très fort, l'émotion me suffoquait presque. Le diacre ouvrit la porte, et je vis, ô douleur ! . . . assis par terre, un homme d'une cinquantaine d'années, vénérable d'aspect, mais la figure sillonnée par les plis de la souffrance morale et de la faim. C'était Mgr Neapoléos . . . A côté de lui, se tenait également par terre un enfant d'une douzaine d'années qui rapiécait pour le prisonnier de vieux habits râpés. C'était un jeune aspirant moine, qui lui servait de lecteur, de secrétaire ; en un mot, de factotum. Sur tout ce tableau venait tomber un demi jour qui le rendait plus poignant ; la cellule était basse et humide. C'est là qu'on avait confiné le prélat après sa tentative d'évasion : maintenant, il était dans un corps de bâtiment situé au milieu même du monastère, et il n'y avait plus pour lui aucune possibilité de fuite.

L'archevêque voyant ouvrir la porte, leva la tête avec surprise : mais il la baissa bien vite dès que ses regards eurent rencontré ceux de mon guide. Celui-ci lui parla pour lui expliquer le but de notre visite : mais Mgr Neapoléos était devenu muet ; il ne répondait pas.

" Vous voyez, me dit le diacre, il n'y a rien à faire ; il ne veut pas me parler. Je vous laisse, et que Dieu vous vienne en aide ! "

Il tira la porte derrière lui, et je me trouvai seul avec Mgr Benjamin.

Comment pourrais-je exprimer ici les sentiments de pitié, d'indignation, et surtout de joie victorieuse, qui s'entre-mêlèrent dans mon cœur à ce moment solennel ! . . . Mais mon devoir était là : et j'oubliai les sentiments, car mon temps était précieux. J'allai vers la porte et la verrouillai solidement, après m'être assuré qu'aucune oreille ennemie ne se trouvait à proximité. Je revins alors vers l'archevêque, et tombant à genoux, je lui baisai les mains avec effusion.

" Monseigneur, lui dis-je, c'est pour vous que je suis ici ; je suis un envoyé de l'ambassadeur de France ! . . . "

Il leva vers moi avec défiance des yeux qu'il avait tenu